

Tout doit disparaître

Marie Maréchal

Nouvelle extraite du numéro 50 de la revue Rue Saint Ambroise à paraître le 29 octobre 2022.

Il fait une chaleur écrasante. Il n’y a jamais eu autant de guêpes que pendant ce mois d’août et dès que j’ouvre la fenêtre pour créer un courant d’air, une véritable escadrille fonce à l’intérieur. C’est étrange, il n’y a pourtant pas la moindre nourriture qui puisse les attirer. Dans la cuisine, il n’y a plus ni table, ni placard, ni réfrigérateur. Je vide l’appartement de mon enfance. Je suis seule pour le faire et il me semble que cette épreuve a commencé depuis une éternité.

Au début, à chaque fois que je tenais un objet dans la main, je me demandais s’il fallait le garder, le donner ou le jeter. Lorsque je tombais sur certains livres, certaines photos, je pouvais passer un jour entier à ne rien faire. L’odeur de rose d’un foulard, de citron d’un moule à gâteau pouvaient aussi me plonger dans des rêveries sans fin. À présent, je n’ai plus le temps de me souvenir, je dois rendre les clés à la fin du mois, c’est à dire demain.

Depuis ce matin, je n’arrête pas de me débarrasser des choses qui ont appartenu à ma mère et auxquelles je ne me savais pas si

attachée. Dans le local, je me dépêche de tout jeter, les deux bennes sont vite pleines à ras bord, j'ai peur d'avoir des remarques de la part du gardien. Et surtout, je n'ai aucune envie d'engager la conversation avec qui que ce soit. Ma mère habitait dans cet immeuble depuis cinquante ans, sans avoir jamais tissé de liens d'amitié avec quiconque. À peine quelques relations de bon voisinage. Il faut dire qu'elle vit seule depuis si longtemps et qu'elle n'a jamais eu le contact facile.

Tous les meubles sont partis, ces meubles que ma mère disait préférer aux êtres humains. Heureusement qu'elle n'était pas là pour assister à l'enlèvement assez peu professionnel de sa belle bibliothèque par deux bénévoles fatigués d'Emmaüs. Chacun des membres de la famille a choisi un objet, parfois plus. Sara a pris les deux petits fauteuils crapaud en velours vert, Salomé un des grands miroirs dorés, Raphaël presque tous les meubles de la salle à manger. Je suis la seule à n'avoir rien gardé.

Il y a deux mois, après une chute qui lui brisa l'épaule, ma mère a quitté son appartement, sans savoir qu'elle n'y reviendrait plus jamais. Cette pensée me remplit d'une infinie tristesse alors que je ne parviens pas à ressentir la moindre émotion à l'idée de le quitter moi aussi. Peut-être est-ce parce que je suis éreintée, écrasée de chaleur, angoissée à l'idée de ne pas arriver à le vider à temps. Et puis, j'en suis partie, il y a si longtemps.

Je venais à peine de sortir de l'adolescence, j'avais fui des parents qui ne s'aimaient pas et un père que je n'intéressais pas. J'étais tellement pressée de me construire une famille, une grande, une vraie, que je n'avais même pas attendu mes dix-huit ans pour faire un enfant.

Mon départ avait été brutal. Quelques mois seulement auparavant, ma mère avait remplacé les meubles de ma chambre romantique de petite fille par des étagères blanches et un lit design que j'avais choisis moi-même. Le papier peint à ramages roses et verts avait fait place à une peinture unie bleu foncé, c'était alors très à la mode. J'étais partie en emmenant mes meubles et en laissant des dizaines de trous dans le mur. Ma mère mettrait des années à retapisser la chambre qui était devenue la sienne. Sans remord, je l'avais laissée à sa solitude.

Les années avaient passé et ma mère avait vieilli, d'un seul coup, comme une averse qui vous inonde avant même d'avoir pu ouvrir votre parapluie. Du jour au lendemain, j'avais découvert une autre mère. Les douces paroles maternelles s'étaient soudain transformées en flèches empoisonnées comme si ma propre mère avait oublié les mots des mères. Ces mots, gorgés d'amour qui servent à protéger le bonheur des enfants. Toutes les mères sont prêtes à mentir pour rendre leurs enfants heureux. La mienne était comme ça jusqu'au jour où elle s'était mise à me parler sans filtre, comme elle parlait aux autres, sauf à moi, sa fille unique. Elle me disait ce qu'elle pensait vraiment et c'était cruel. Même adulte, une fille n'est pas armée contre l'agressivité

maternelle. Au début, j'essayais de comprendre, je devais me défendre et nos conversations ressemblaient à d'éternels règlements de comptes. Je ne compris jamais pourquoi elle était devenue aussi brusquement égoïste et dure, c'était sans doute le refus de la vieillesse, la peur de la mort. Il me fallut des mois, des années pour renoncer à ma mère d'avant, à ses mots d'amour. A présent, j'éprouve de la pitié pour elle, l'image de cette petite femme décharnée que j'abandonne dans son lit d'hôpital me déchire.

Dans cette fin d'après-midi, la chaleur est toujours aussi intense. Je suis descendue au café d'en face. Je me suis installée à une table, sur un petit bout de trottoir. L'odeur des voitures arrêtées au feu rouge est presque insoutenable mais ça ne m'empêche pas de savourer mon deuxième pastis, j'ai avalé le premier d'un trait. Boire toute seule ne m'est pas habituel, mais je compte sur une légère ébriété pour m'aider à passer la soirée.

À peine remontée au cinquième étage, je sens déjà que les effets de l'alcool sont en train de se dissiper. Heureusement, il me reste le fond de la bouteille de rosé même si elle doit être terriblement tiède.

Pour dormir, je n'ai plus que ce vieux matelas, taché et défoncé. Le gardien m'a dit qu'il s'occuperait de s'en débarrasser, c'est plutôt gentil car seule, j'en aurais été incapable. L'unique ampoule de la chambre diffuse une lumière blafarde et insuffisante pour que je puisse lire. Les draps sont sales et les oreillers jaunâtres. J'ai ouvert en grand la fenêtre du balcon. Avec

la chaleur, la plupart des locataires en ont fait de même. J'entends leurs bruits, j'essaie de comprendre des bribes de leurs conversations. Toutes finissent par se taire.

Les heures passent, le silence m'opprime. Il m'est impossible de trouver le sommeil. Je me lève et je colle mon oreille contre la porte d'entrée. Alors, je l'entends comme lorsque j'étais enfant. C'est le monstre du palier, celui qui m'attendait pour me faire du mal lorsque je rentrais toute seule de l'école, celui que je voyais monter les escaliers dans la pénombre, celui que je cherchais tremblante sous mon lit, celui qui pouvait traverser ma porte et qui me réveillait, pas toutes les nuits, mais presque. Deux ans de thérapie m'ont donné des clés pour comprendre. Pourtant, debout dans le couloir sombre, le visage collé à la porte, je suis comme avant, terrifiée, incapable de soulever le judas et de regarder dans le noir. Je n'ai jamais eu la force d'ouvrir la porte, d'affronter le démon. Cette nuit-là, non plus.

Flageolante, couverte de sueur, je me suis recouchée. Exténuée, j'ai fini par m'endormir, juste quelques heures. Quand je me suis réveillée, par les fenêtres sans rideaux, j'ai vu qu'il faisait encore presque nuit.

Je me sentais cassée, je n'avais rien à boire, rien à manger. Je me suis levée, lavée et habillée. J'ai passé un dernier coup de balai, fait un dernier tour pour vérifier qu'il ne restait plus rien. J'ai trouvé que l'appartement vide était devenu tout petit. Et j'ai claqué la porte.

Quand je suis sortie de l'immeuble, le jour se levait. Je suis allée m'asseoir en face pour boire un café. J'ai regardé mon immeuble illuminé par les premiers rayons du soleil et la fenêtre du cinquième étage. J'ai vu la silhouette de ma mère derrière la vitre, qui me faisait au revoir de la main et comme avant, en descendant dans la bouche du métro, je me suis retournée plusieurs fois dans les escaliers ; ma mère continuait à me dire au revoir, jusqu'à ce que je disparaisse complètement.

L'auteure

J'ai toujours été intéressée par le langage, comment il vient aux enfants puis ensuite, comment les mots peuvent remettre de l'ordre dans son propre monde.

Après des décennies de temps contraint, j'ai suivi le conseil de Virginia Woolf et donc « tué l'ange du foyer » pour me mettre à écrire. J'ai découvert le plaisir d'écrire des nouvelles.

L'écriture est pour moi comme la poursuite du monologue intérieur de la petite enfance, celle qui a le pouvoir de changer les vies en fiction.